

Guy Chambelland interroge  
EDMOND CARLE

— *Quelle idée d'écrire en vers réguliers fin XX<sup>e</sup>! Comme je ne vous range pas dans la catégorie « versificateurs », dois-je penser que vous n'évitez pas le snobisme qui a poussé ces derniers temps quelques poètes auparavant réfractaires à toute culture conventionnée, poètes intellos voulais-je dire, à compter leurs pieds et à rimer ?*

— Je vous remercie de ne pas me confondre avec les premiers, qui sont à 99 pour 100 exécrables de formalisme ridicule et de pauvreté affective.

— *Précisez.*

— En vitesse, car ça ne mérite pas d'occuper vos pages. Pour la forme, une seule remarque : ces gardiens d'une tradition, qu'ils se disent, imposent encore l'opposition de la rime masculine à la féminine, singulier à plurielle. Sont-ils couillons! Leurs ancêtres en passaient par là parce qu'un singulier alors n'aurait pu rimer avec un pluriel dont le *s* final était fortement prononcé (voir les moutonss de la leçon d'orthographe de *Topaze*). ni un masculin sans *e* final, avec un mot finissant en *e*, lequel *e* s'entendait. La logique était respectée. Que ne l'est-elle aujourd'hui, que ces différences phoniques sont effacées ? S'il fallait, encore, codifier (mais intelligemment), c'est Apollinaire qui aurait raison, qui dit la rime masculine quand son dernier phonème est vocalique, stoppe brutalement / et féminine quand le vers s'achève phoniquement sur une consonne qui prolonge l'écoute. Quand on ne sait pas l'histoire de sa prétendue spécialité, ne vaut il pas mieux « écraser » ? Pour le fond, il n'est que de lire ces attardés.

— *Illustrez votre 1 pour cent.*

— Il faudrait tout de même ne pas prendre seulement en compte la fin du siècle, mais le siècle au moins depuis disons 1920, où le surréalisme a porté un rude coup au vers classique (même si Eluard en balance pas mal dans *Capitale de la douleur*). Ce qui n'a pas empêché le vers régulier, même chez des poètes de qualité, de continuer, même si de plus en plus rares. Si je prends pour critère une exigence de mètre solide, de rime au moins suffisante et allumant la lecture, (je viens de lire un néo-minable qui rime arrière avec derrière!), de vers « nombreux » à savoir que chaque pied contribue à l'orchestration sonore et sémantique, je mets incontestablement dans le 1 pour 100 : Valéry, 1920 ; Ganzou, 1950. Entre ces deux dates, j'en passe, je m'en tiens aux plus « purs » question technique. Aragon a quelques strophes, laisses, remarquables, mais le plus souvent c'est un pitre, un faiseur. C'est vrai que je suis plus embarrassé pour ces dernières années. Robert Sabatier serait-il le dernier ?

— *Venons-en au récent snobisme du vers.*

— Je ne sais si le snob se croit encore aussi malin dans ses insomnies qu'il ne s'en persuade dans ses prestations publiques. Sa seule caractéristique est de faire le paon. Ne participant pas au médiocre théâtre de la littérature parisienne, je ne pense donc pas être snob. Mais c'est vrai qu'on peut l'être dans son coin, marqué par tel courant de mode où tout n'est pas forcément qu'exhibitionnisme. Pensez ce que vous voulez. Mais pour en rester à mon propos, sachez que j'ai toujours écrit des vers (que vous n'avez pas lus). La présente petite suite que vous avez bien voulu accepter je ne sais trop pourquoi, s'inscrit dans une pratique et une réflexion vieilles de plus de vingt ans. Et il y a vingt ans, le vers régulier était officiellement méprisé comme une ringardise par les mêmes snobs qui s'y mettent, laborieusement, aujourd'hui. Ce qui est réjouissant somme toute. Passer de Mao à Jean-Paul II, ça vous peint, une fois pour toutes, son bonhomme. Lisiez-vous, lisez-vous la NRF ? Il y a quelque vingt ans un certain Degry échusait Maurice Fombeure. On pensait. Aujourd'hui on élégise, assez pauvrement il faut dire, voire on bondieusardise. Le récent retour au vers (entendez toujours : régulier), c'est cela : la mutation de surface, l'hystérie récurrente de la nouveauté qui fait que le neuf va devenir vieux et le vieux, quand on l'aura bien oublié, redeviendra neuf. Chr. Montaigne : « Tout n'est que branlé et

mutation perennes. Les poètes aussi, la plupart, sont des bauhaches.

— *J'ai dû oublier de vous dire que, si je vous interviewais, ce n'était pas pour que vous me parliez des poètes, mais de vous. Parlez-moi de vos rapports avec le vers.*

— Les vers-néo que j'ai lus sont ratés. Les miens le sont peut-être aussi, mais il y a entre ceux-là et ceux-ci la différence qui distingue masturbation et coït. Eux, les tâcherons de labo, ne font qu'illustrer une réflexion, essayer de, ils fabriquent et le résultat ne dépasse jamais la valeur d'une traduction par ordinateur. Ils peuvent bien faire un sonnet chaque fois qu'ils analysent le genre, même s'il arrive que l'analyse n'est pas intéressante, ça ne fait que pisser de la copie. Moi, excusez-moi, je n'écris, ne note, que quand ça chauffe, mystérieusement. Allons, au point où vous m'avez forcé, moi qui n'aime pas du tout parler de ma poésie, je lâche mon morceau : je n'écris que quand je suis inspiré.

— *Ho là! vous détectez les vocabulaires.*

— Je n'avais, moi, rien enterré du tout. Je n'entends pas par inspiration qu'un Dieu me parle, ce qui n'a rien d'impossible pour les grands transparents. — toute critique matérialiste est quant à la poésie la marque d'une lèthase crasse —, mais au moins un ange, j'appelle ainsi le déclin d'une communication secrète, magnétique, entre les choses, ou les mythologies, et moi, qui va se fixer, comme dirait un photographe, en mots, devenir poème. Il s'est trouvé que mes derniers contacts de ce type ont débouché sur des vers, ne pouvaient être transcrits autrement.

— *Vous avez une idée du pourquoi ?*

— Certes pas, et sur l'origine-même, je ne m'interroge jamais en tant que poète (homme, hélas! oui). Me poser LA question, ce serait Psyché voulant voir frôs, Orphée Eurydice. Pour moi, il y a beau jeu que la poésie doit rester un mystère, est un mystère. Si je réfléchis, c'est entre deux poèmes, sur des formes, des expressions, des tournures, qui diraient mieux, piègeraient plus sûrement la poussée, la beauté, la vibration, les harmoniques dudit mystère. Je peux interroger le poème, pas la poésie. Je ne suis qu'un (petit) médium (parfois), pas un professeur d'université!

— *Bon. Au commencement, vous ne savez pas. Mais quand le vers fonctionne, quand la prosodie tourne... Vous pouvez bien faire le modeste avec les dieux, vous restez un technicien, et la*

*technique, ça s'apprend, ça se peaufine, ça met la barre toujours plus haut, ça élimine les gougnafiers comme celui dont vous citez deux rimes tout à l'heure, bref ça même toujours à quelque orgueil, tout autre que la vanité. Parlez-nous de votre instrument.*

— Si je ne peux rien dire sur l'essence afférente au poème, je peux risquer une hypothèse quant à la priorité du vers régulier sur le libre dans cette suite : il ne me paraît pas impossible que j'aie versifié, parce que je n'aurais pas écrit, n'aurais pu écrire, tant tout s'est effondré, est quasi mort, sans un schéma, un code déjà existant. Le mètre et la rime furent mes béquilles à traquer l'ange. Béquilles mais bien plus si l'on convient, j'en témoigne, de... comme un fonctionnement intrinsèque du langage, dès lors qu'on le soustrait à l'idéologie qui commande à la prose ordinaire. Un moule s'est imposé pour ce *Risecrore* : décasyllabes (même si parfois un 12). Peut-être seulement parce que le premier texte est parti d'un décasyllabe parfaitement indépendant de ma volonté, venu comme la *pénultième est morte*. Ce premier vers «donné par les dieux», pour moi par l'ange, a déterminé la suite. Puisque «ça» parlait sur cette longueur d'ondes, pourquoi en changer ?

— *Autrement dit, ça pourrait se reproduire en alexandrins ?*

— Pourquoi pas ? Ce n'est pas moi qui décide. Mais je ne pense pas. Je ne peux supporter longtemps ce vers. C'est vite l'ennui, la rhétorique, le rougon. Seuls les génies s'en servent valablement, et je n'ai que du talent (un peu). Si l'ange démarrait en 12, je le contrerais par d'autres mètres, y compris des impairs, et ce n'est plus un propos prosodique que nous tiendrions.

— *Nous sortons donc du nada avec un premier vers...*

— Pas exclusivement. Ça peut être, aussi, une impression, sans mots, et qui les cherche. A tel moment imprévu, une chose, un fait, une lumière, retient l'attention. Ce n'est pas seulement chose, mais signe. Épiphanique, dit le Stephen de Joyce. C'est un peu trop transcendant pour moi. Je dirais linguistique si le mot n'était entaché, en poésie, par des imposteurs. Verbal, ça ne colle pas non plus. Langagier n'est pas réussi. Je chercherai. Bref, l'autre accouche l'ego, il m'importe de trouver l'équivalent à un donné. Il me plairait assurément que j'aie, incapable d'habiter le monde, la possibilité d'une jouissance de l'objet

à même mes mots. Parti d'un bleu de septembre, le poème ne serait réussi que si le lecteur (et moi) retrouvait ce bleu plus vrai, plus émouvant, dans quelques lignes. Le grand poète est celui qui fait un poème de chaque chose, dispense de la chose pour la faire exister plus fortement qu'elle-même. La musique y arrive (Debussy l'eau ; Monteverde, les Dieux). Le grand poète est encore, pour moi, celui qui, avec les mots, autrement plus ingrats que les notes, fait croire à l'âme autant que la musique. C'est ce que nous fûmes quelques-uns à essayer. C'est très casse-gueule.

— *Revenons à la forme, dont vous dérivez toujours pour l'esprit.*

— L'âme.

— *Les vieux mots toujours.*

— *Juive* : «L'art, c'est l'âme qui se cherche une forme».

— *De forme, vous en exploitez une ici : le décasyllabe. Qu'est-ce que ce type de vers peut bien avoir qui vous le fait affectionner à ce point ?*

— Je n'épuiserais pas la réponse. Disons : un refus du lyrisme romantique. Je me répète. Une certaine discrétion. Une solidité. Si je trouve le 5/5 généralement sot ( ce pauvre Leconte qui se dit de Lisle : *Couronnés de thym et de marjolaine / Les elfes joyeux dansent sur la plaine !!!*), j'aime ce rapport 4/6, voire 6/4 où brève et longue sont si proches. Une respiration, apaisée. On se contrôle. Le lyrisme tenu en rêne. Les mots se posent bien, verticalement, pèsent tranquillement, nous mettent à distance des tornades que lève l'alexandrin. Le poète est un impudique. Si le moi n'est certes pas toujours haïssable, il l'est, sauf cas de génie, dès qu'il s'étale. Le 10 pieds interdit, ou au moins limite, l'exhibitionnisme poétique. Je dirais que l'alexandrin est romantique, le décasyllabe classique.

— *Je vous voyais plutôt baroque.*

— Si je n'étais baroque, je n'écrirais que des discours politiques.

— *Baroque, classique, expliquez-vous.*

— Je suis classique par la forme.

— *C'est vous qui le dites.*

— Qu'est-ce qui vous ferait dire le contraire ?

— *Vos rimes... incongrues, la seconde si éloignée pour le sens de la première, vos termes obscènes, des constructions que condamneraient Matherbe et Boileau...*

8

PROVA

*Qui voit la roue et jouit du mouvement  
à la beauté cédera-t-il la place ?*

*L'ornière chante abolissant qui passe*

*Le Prince manque où le mensonge ment.*

9

*L'oiseau n'a plus pour un temps d'autre nom  
et n'est exact qu'entre ange ourlant la fuite  
et ce fier cul de serveuse, crénom  
qui poche juste après le ru les truites.*

*Le seul mot d'ordre à nous soldats du non  
dont en hiver l'âme trop tôt s'anuite  
serait rêver, mais quand ? si les dieux n'ont  
voulu donner à notre oiseau de suite.*

*tels nous veillons à l'auberge d'un diable  
de jour en nuit moins futés plus minables  
en descendant des vins dont on s'efforce*

*boueurs d'azur pris dans un ciel de fer  
qu'ils soient l'oiseau et l'unge et Lucifer  
ou nymphe encor «dessous la dure écorce».*

— Vous me la baillez belle! Et confondez technique et esprit. Pour la technique, je veux dire pour le mécanisme du vers, j'ai le sentiment, sans prétention excessive, de ne pas écrire mes vers autrement qu' a fait Maurice Scève par exemple. Le fait que j'inclue dans une facture patrimoniale des... bizarreries ne change pas la spécificité de cette écriture. Cela dit, certes, je me tiens pour fondamentalement baroque, — la pratique d'un vers régulier au service d'une pensée qu'on peut bien dire loufoque constituant, là où l'on attendait une expression éclatée adéquate, un paradoxe de plus. Héralite et Ubu cohabitent sercinement dans mon abbaye. J'ouvre ma poésie autant à une certaine vulgarité qu'à la formulation, un peu, philosophique.

— *Vous croyez possible la philosophie en poésie ?*

— J'ai dit formulation, et un peu. Bachelard était poète. En général, la philosophie bouzille la poésie. Moi, en poésie, je pense à peine, je l'ai dit. On me dicte. Le sens de mon poème n'est parfois obscur. Je garde néanmoins, parce que crois qu'il y a une petite vérité, une leçon, un commencement d'arcane, quand ce n'est pas moi qui ai fabriqué, qu'un jour peut-être, je saurai décrypter, voir. Ça relève bien moins d'une philosophie que d'une sorte de religion, très païenne.

— *Je vous parle atelier, et vous m'emmenez au temple. Comment rimez-vous ?*

— Il y a deux façons de rimer : ou bien on a une pensée, un sentiment, quelque chose à dire qui est déjà presque formé dans l'esprit et le rimeur va accorder ses rimes à son canevas, ce qui donne le plus souvent la platitude que vous savez. L'ennui de la chose prévisible. Je n'accepte la rime que surprenante, autant que nécessaire. Elle est l'équivalent de l'image selon Reverdy, qui fera la poésie plus rayonnante si les deux termes qui la combinent, métaphore ou comparaison, sont le plus inattendus possible quand ils étaient faits l'un pour l'autre.

— *Comment faites-vous quand les deux premières rimes ont paru ? Vous dressez une liste pour la suite ?*

— J'ai judis travaillé avec un dictionnaire de rimes. C'est une expérience dont seuls se gausseront les crétins. Votre première rime étant venue, vous cherchez sa liste, il y a des paquets de mots, et seulement apparaissent, énormes, ceux qui vous correspondent, et resteraient sans doute lettre morte pour un

autre. Cette fois, je me suis passé du dictionnaire. Le langage a tout arrangé, quasiment sans moi, régissant la mise en ordre, syntaxation, poémation. S'est produit un phénomène d'attractions phoniques sans doute, mais aussi sémantiques dues à une sorte de grâce poétique. Ou presque, parce que tout de même ne sont venus que des mots correspondant à mon psychisme profond. Au fond, oui, il s'est agi d'une écriture automatique passée au crible d'une culture. Baroque : étymologiquement, perte irrégulière. Il n'y a pas de règle, de jurisprudence au harouisme, toujours divers, pluriel. Pour ma part, j'entends bien que ma poésie est faite de cette culture hors ses bourgeois, et du surréalisme hors ses janissaires.

— *C'est reparti.*

— C'est ainsi. L'esprit aspire.

— *L'esprit chez vous n'exclut pas le cul. Convenez que parfois vous poussez. Comment faites-vous pour être aussi religieux et si... certains diront salace, ordurier ?*

— Si le sexe relève de l'ordure, il faut se faire Père de l'Église.

— *Vous avez dit tout à l'heure : vers régulier, à la réserve d'un procédé de la rime féminine/masculine. Le e dans la première ne compte plus. Mais à l'intérieur du vers, devant consonne, vous semblez respecter l'usage, le compter pour un pied. Néanmoins je trouve : Pussent les femm(es) qui ne val(ent) une guigne, et, dans le même poème : la si divin(e) qu'elle en oublie sa bouche. Sans compter dans les deux dernières strophes un 8, un 10 en 5/5 que vous dénonciez, et un 12. Régulier, c'est ça ou pas ça. Alors ?*

— 1. Votre 5/5 *sauvé que par l'œil / du peintre qui suce* est pour moi un 4 / 6 : *sauvé que par / l'œil du peintre qui suce*.

2. J'aurais pu faire un 10 du 8, mais il m'a paru qu'il ne fallait pas en rajouter au désespéré *Le trop beau jour se meurt se couche*, dont vous aurez noté la monosyllabité. Le 12 final élargit le romantisme du bleu. Je reste «réguliers». 3. Où ça peut passer pour déconner, c'est dans les deux vers que vous citez. Mais ça, c'est la liberté, l'anarchie si vous voulez, de tout comportement poétique selon moi. Même soucieux (un temps) d'une règle, il faut que je l'enfreigne, ne fût-ce que peu, pour me prouver ma liberté prioritaire. Mon «purisme» n'est pas un ringardisme. Il exige que je sois parfois, par rapport à lui, forcément impur parce que poète. Comprenez qui pourras. Moi, et quelques poètes je pense, oui!

Réalisation : Guy Chambelland

Cerisiers 89320

D. L. 2<sup>e</sup> trimestre 1993